

... de Bourbon, Guillaume de Neale, Eustache de Ribamont, Guillaume de Montagu, de Chamblé, le sire de La Tour, de La Heuse, de Pons, de Landas, Geoffroi de Charni (qui portait la bannière royale), Richard de Langie, de La Rochefoucauld, d'Uzé, de Herval, de La Fayette, d'Azincourt, dix mille gentilshommes, sept princes : duc d'Alençon, duc de Bar, son frère, comte de Marie leur neveu, comte de Nevers, Charles d'Albret, comte d'Albret, comte de Vendôme, Guichard Dauphin, grand-maître de France; David de Rambure, général d'artillerie; Martel de Baguville, porte-oriflamme, et son fils; Jean de Montagu, etc., et nous ne parlons que des morts !

« Ce fut un magnifique spectacle, dit M. de Carné, que celui de la noblesse française marchant les frontières de la patrie à la trace de son sang, et les reculant par l'épée. Soit que cette noblesse se ruina pour avoir le droit de se faire tuer au premier rang, et qu'elle se retire dans ses manoirs avec la croix de Saint-Louis et un habit râpé; soit qu'elle vive dans les provinces, dispensant populairement son opulence, elle resta l'honneur de notre histoire, comme elle fut si longtemps la vie même de la Monarchie. Elle est glorieuse lorsqu'elle triomphe aux croisades comme lorsqu'elle succombe à Azincourt, et ne mérite pas moins de respect en combattant à cinq sols par jour sous les enseignes de Condé, que lorsqu'aux mauvais jours de Louis XIV, elle couvre de son corps le royaume menacé par trois coalitions. »

Les Croisades ! Crécy ! Azincourt ! — Ils y étaient ! Pourquoi leurs fils ne seraient-ils pas aussi fiers, aussi heureux que les fils de ceux qui étaient à Héliopolis et à Waterloo ? — M. de Fitz-James, sous Louis-Philippe, s'écriait un jour, à la Chambre des Pairs : « Le boulet qui emporta la tête de mon aïeul (le duc de Berwick) était de fer, aussi bien que celui qui frappa Montebello ! Ne devait-il pas peser du même poids dans la balance de la justice ? »

Contredire ces belles paroles, ce serait, comme dit Saint-Simon, dégoûter de l'histoire ! La noblesse de nos jours a-t-elle dégénéré ? Elle n'a plus les privilèges d'autrefois, mais il est un droit auquel elle ne renonce point : 1870-1871 l'ont vue à l'œuvre; elle a chassé les éperons des ancêtres, comme elle a vaillamment défendu le sol sacré. On remplirait des colonnes de journaux des noms de ceux qui ont souffert pour cette grande cause; ces noms nous produiraient l'effet d'une présentation à Versailles, au temps du grand roi.

Ces gentilshommes ne se battaient pas pour la République, non; mais repoussant toute arrière-pensée politique, sans revenir sur le passé, sans s'occuper de l'avenir, de leurs regrets, de leurs affections, de leurs espérances, ils se battaient pour la France, — pour la France seule ! — Ils ont fait leur devoir, dit-on, mais tout le monde l'a-t-il fait ?

Nous le répétons : Il n'est pas un homme qui n'aime à se faire un titre des mérites de ses aïeux; pourtant, tout étant personnel, crimes et vertus, d'où vient cette douloureuse humiliation ? D'où vient cette vanité ? Les mérites d'autrefois, si vous les faites valoir à votre bénéfice, ne sont-ils pas dus au hasard de la naissance ? Y êtes-vous pour quelque chose ? Ce n'est donc pas en vain que Dieu a mis dans les cœurs le sentiment inaltérable de la solidarité : il est le mobile, l'inspiration des grandes actions, des patriotiques vertus !

Quatre ou cinq cents ans de roture ! — Le mot a été dit superbement par un démocrate, plus fier de ce passé que tant de grandes familles ne sont fières de leur histoire illustrée.

Il n'y a pas à s'enorgueillir de ce hasard, mais, du moins, c'est un avantage. — Une pensée de Pascal :

« C'est un grand avantage que la qualité, qui, dès dix-huit ou vingt ans, met un homme en passe, connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante »

Je me mis à la recherche de M. de la Roncerais; je le retrouvai plusieurs fois loin de la France, me tenant à l'écart, l'épéant, le surveillant et attendant l'occasion d'agir. Elle se présenta à la Martinique où je précédai de quelque temps l'arrivée de l'Orion.

Vous ne sauriez croire combien la ferme volonté d'atteindre un but donne des forces pour surmonter les obstacles. J'étais complètement dépourvu de cette diplomatie pratique qui s'appuie sur des calculs perpétuels et réclame dans le contact des hommes et des choses une adresse de tous les instants. Mon savoir-faire me surprit; quinze jours ne s'étaient pas écoulés que j'avais à la Martinique un neveu respectable de relations; je connaissais les ressources et les habitudes du pays.

J'attendais avec impatience l'apparition de l'Orion. Le jour vint où l'on annonça que ses voiles se montraient au milieu des brumes de l'horizon. Je courus sur le port avec une partie de la population et l'éprouvai une impression d'opre volupté en voyant sa fière carène couvrir les flots et s'avancer gracieusement entre deux franges d'écume, quand l'entendis le canon du fort répondre à son salut.

Je vis descendre à terre la portion de l'équipage que les exigences du service ne retenaient pas à bord et, lorsque les officiers s'élançèrent sur le quai, je distinguai celui que je cherchais. Il ne pouvait douter de ma mort, et d'ailleurs le temps et la barbe épaisse qui me couvrait le visage m'avaient tellement transformé que ma mère elle-même ne m'aurait pas reconnu. Cependant son attention s'arrêta sur moi, provoquée

... ce sont trente ans gagnés sans peine. » Cela revient au mot de M. Esquiros, que nous citons plus haut : « La nature avait tout fait pour elles, et la société plus encore... Gardons-nous de mépriser la noblesse ! »

A propos des massacres du Tong-King

Une douleur et une humiliation se sont ajoutées aux peines qui nous accablent : plus de dix mille chrétiens, nos alliés, ont été massacrés au Tong-King, auprès de notre drapeau qu'ils avaient servi, sous les yeux de nos soldats auxquels ils avaient apporté un confiant appui.

Une mission florissante qui compte 80,000 chrétiens, a subi les plus atroces violences; de nombreux villages ont été brûlés; les missionnaires ont été traqués comme des bêtes fauves; ceux qu'on a saisis ont été égorgés; il est à craindre que les bourreaux lâchés sur la mission ne soient arrêtés qu'après une destruction presque complète. Pendant que ces horreurs s'accomplissent, le roi Tu-Duc signait un traité qui garantissait aux chrétiens la liberté de leur culte, et soumettait son pays à la protection exclusive de la France !

A l'exception de rares journaux catholiques, la presse française s'est à peine préoccupée de cette catastrophe, qui semble avoir été préparée avec une odieuse perfidie; elle l'a mentionnée tout au plus comme un fait divers, entre une course de chevaux et un suicide, et la tribune est restée muette; cependant le nom et les intérêts de la France sont cruellement atteints par ce sanglant désastre.

Quel tapage eût éclaté si les sauvages de Nouméa avaient tué une centaine de communards ! Mais des missionnaires français et leurs prosélytes, qu'importe ! N'y a-t-il pas toujours trop de gens-là ? Est-ce que ces prêtres fanatiques sont encore Français ? Pourquoi ne sont-ils pas restés tranquillement dans notre pays ? Gardons-nous de les protéger et de venger leur assassinat, cela nous entraînerait à de ruineuses expéditions. Ainsi raisonne le gros des conservateurs eux-mêmes.

Je voudrais qu'un de ces sages rencontrât un missionnaire du Tong-King; il trouverait celui-ci bien différent du type que les préventions des libéraux lui dépeignent; il l'aurait devant lui ce qu'il y a de plus rare au monde : un homme sincère, simple, bon, modeste, indulgent, courageux, un chrétien parfait et charmant, et en même temps un Français dévoué à sa patrie.

Une incomparable sérénité transfigure ces soldats du Christ, à la physionomie mâle et douce, au regard droit et limpide; ils vont droit au but dans la parole comme dans l'action. Allégés des préoccupations humaines, ils savent que leur vie sera une souffrance continue, mais ils s'en réjouissent, car ils voient, au bout de leur route épineuse, les bras ouverts de l'Eternel qui les attendent; seulement leur cœur est tendre comme celui d'une mère pour les enfants qu'ils ont conquis, et il se brise parfois quand ceux-ci meurent dans les tortures.

J'ai connu trois évêques des pays annamites; leur conversation était bien autrement attrayante que celle des causeurs les plus recherchés à l'Académie et dans les salons; quelle différence, par exemple, sous ce rapport, entre Mgr Pellerin et M. Villemain !

C'est à Mgr Pellerin que nous avons dû la Cochinchine. Navré des persécutions qu'évoquait contre ses chrétiens, il vint en France et plaida leur cause en homme habile. Il fit valoir la fécondité du pays, les beaux fleuves qui le traversent, sa position incomparable entre l'Inde anglaise et la Chine, l'importance d'une colonie dans cet extrême Orient, vers lequel la Russie s'avance, et auquel l'Angleterre et la Hollande ont dû leur richesse; il éblouit, il persuada, il entraîna; et bientôt la France acquit, à peu de frais, celle de ses colonies qui est

sans doute par les regards ardents que je lançais dans sa direction. Je sentais une haine implacable gronder dans mon cœur; il n'est pas étonnant que ma physionomie fit sur moi une impression qu'il ne put dissimuler.

Un examen rapide suffit pour me faire reconnaître l'exactitude des renseignements qui m'avaient été donnés; ce regard oblique, cette expression de défiance, ces lèvres serrées, ce teint bilieux indiquaient bien l'homme auquel les pensées calmes, les idées douces sont inconnues. Comment se fait-il que les assassins, bien certains que nul ne peut découvrir la trace de leurs victimes, gardent cependant une attitude inquiète et embarrassée, comme si dans tous les yeux ils craignaient de lire un témoignage accusateur ? Evidemment M. de la Roncerais n'était pas un de ces criminels qui portent légèrement le poids de leurs méfaits et dont l'humour inaltérable semble attester une conscience exempte d'orages; ses traits, prématurément vieillies, gardaient l'empreinte du malaise de son âme; je compris qu'aucune sympathie ne s'attachait à sa personne et que partout l'affection se fût éloignée de lui.

« La colonie avait eu, depuis trente ans, à supporter de douloureuses épreuves dont elle souffrait encore; sa prospérité avait été compromise par l'occupation anglaise et plus encore par les fuites intestines; l'émancipation des noirs, sous la République, avait été suivie de scènes sanglantes et de désordres au milieu desquels d'immenses fortunes avaient été englouties. »

Le Consul avait, il est vrai, rétabli l'esclavage, mais il n'avait pas rendu

appelé au plus brillant avenir, si nous évitions les grandes fautes.

Dans l'intimité, Mgr Pellerin racontait ses aventures avec une gaieté originale et pleine d'entrain. Il aborda dans sa mission sur une voile en nattes à laquelle il s'était accroché; sa barque avait chaviré à plus d'une lieue au large, et bien des fois il échappa aux satellites des mandarins et à la dent des tigres; une fois, pourchassé par les premiers, il s'élança dans une jungle où logeait un grand tigre, l'expulsa de son gîte, et les rugissements du monstre chassèrent les soldats. Souvent il faillit mourir de faim et de soif. Son premier palais épiscopal, de bambou et de feuilles, lui avait coûté 60 fr.; les serpents s'y promenaient à leur aise.

Cette existence n'était pas précisément agréable; le prélat y tenait avec l'obstination de sa tête bretonne. Napoléon III lui offrit un évêché en France : « Oh ! non, répondit-il, je suis à mes sauvages, mais je ne réussis peut-être guère auprès des Français; puis, je suis condamné à bas à être coupé en cinquante morceaux; si je restais ici, ces coquins de patens croiraient que j'ai peur de leurs couteaux. »

Secondé par le P. Croc, son jeune compatriote, M. Pellerin, guida notre corps expéditionnaire, et cette homme si vaillant, si dur pour lui-même, mourut, dit-on, de chagrin, après avoir brûlé vifs quelques centaines de ses chrétiens devant nos troupes victorieuses.

Mgr Croc, dont on a publié les sublimes adieux, est de la même trempe; peut-être vit-il encore; je craindrais d'offenser sa modestie en relatant quelques-uns de ses récits. Quant il fut promu à l'épiscopat, il prit pour armoiries des épines ensanglantées, et pour devise : *Aut in sudore, aut in sanguine*; c'était le symbole de son existence, le présage de son avenir humain; mais il était simple et gai comme un enfant, parmi nous, durant le congé que le concile lui avait imposé.

Parlerai-je encore de Mgr Thérél, autre apôtre de l'Annam ? Il avait échappé aux bourreaux, qui l'enfermèrent durant plusieurs semaines dans une cloison de bambou; quelques poignées de riz furtivement passées l'empêchèrent de mourir de faim. Insuffisamment rétabli de cette longue torture, il retourna mourir parmi ses disciples.

Je pourrais citer d'autres traits de ces humbles héros qui savent si bien vivre et mourir. Mais à quoi bon ? Les catholiques connaissent leurs missionnaires et les incroyants veulent les méconnaître, de peur d'être obligés de les respecter, de les aimer, de les secourir.

Ce sont cependant ces pionniers de la foi qui font le plus honorer au loin le nom de la France. Les Anglais protestants leur témoignent une sincère vénération dans les Indes. Ah ! si un seul de leurs pasteurs était massacré, avec quelques prosélytes, sous le drapeau anglais, la grande nation anglaise n'examinerait pas si son drapeau avait été déployé avec plus ou moins d'opportunité et de prudence; elle tirerait l'épée qui a brisé Théodoros et abattu les Ashanties, car elle veut toujours sauvegarder l'éclat de son nom pour maintenir le prestige de sa puissance.

Elle châtierait immédiatement les persécuteurs annamites, puis exigerait la fidèle exécution du traité, si elle le jugeait avantageux.

Mais nous, fils de saint Louis et de Charlemagne, dépenserons-nous trois ou quatre millions, expédierons-nous un millier d'hommes pour punir ces ignobles assassins et garantir l'avenir d'une belle colonie ? Ne serait-ce pas trop hardi et trop coûteux !

Nous avons à remplir dans la mère-patrie un devoir plus important : à expérimenter comment une grande nation végète dans les discussions et les révolutions parmi les ruines qu'elle entasse, entre les incendies qu'elle allume.

Et notre démocratie, fière de ses lumières et de sa gloire, rit des perruques du temps de Louis XIV, et traite de barbares Joinville, Daguesclin et Dumois.

G. DE LA TOUR.

BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

Les combustibles fossiles

(suite et fin)

En maintenant dans ces conditions, M. Scheurer a prouvé qu'on pouvait sans inconvénient brûler jusqu'à 11 kilogrammes de houille par décimètre carré de grille et par heure. On comprend cependant que ces conditions n'ont rien d'absolu, et qu'elles doivent varier suivant la nature, la qualité des houilles employées et la disposition des grilles des foyers.

Tels sont les moyens que nous croyons indispensables à la réussite des idées économiques que nous préconisons dans ces lignes; peut-être paraîtront-ils peu importants aux yeux des hommes habitués à ne rien approfondir; mais les industriels véritablement pratiques se hâteront de reconnaître combien il est toujours plus profitable pour eux d'économiser au moyen de leurs propres ressources que de compter sur une baisse durable des combustibles, que l'avenir de la houille ne permet pas d'entrevoir. En conséquence, nous nous résumons et disons ceci :

Qu'il est urgent que l'industriel ne s'adresse, pour la construction de ses foyers et de leurs cheminées, qu'à des hommes d'une grande expérience en théorie comme en pratique, d'autant plus que les foyers, en général, ne sont pas toujours des appareils de combustion parfaite. En effet, on en trouve dont les machines usent 5 kilogrammes de charbon à l'heure et par force de cheval, — que serait-ce s'ils consommaient des combustibles avariés ou seulement de mauvaise qualité ? — quand d'autres usent à peine 2 kilogrammes dans les mêmes conditions. La première de ces machines ruine inévitablement l'usine; mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elle ruine aussi nos ressources en charbon et concourt d'une manière détestable à accroître la disette de combustible qui vient parfois nous affliger.

Qu'il cherche aussi avant tout à diminuer les pertes de chaleur par rayonnement que l'on peut évaluer à 25 0/0 dans les foyers les mieux établis; mais ce ne sera qu'en apportant des modifications importantes aux maçonneries et aux dispositions des générateurs à foyers extérieurs, si mieux il n'aime se faire construire des chaudières à foyers intérieurs, qu'il arrivera à obtenir un rendement de combustible supérieur à celui auquel on parvient aujourd'hui.

Qu'il n'emploie de vieux charbons exposés à l'air que dans les cas extrêmes et achetés seulement en raison de la valeur calorifique qu'ils pourraient encore offrir; mais qu'il se garde bien de la mauvaise pensée d'abandonner à son tour son stock de houille à pareille exposition.

Qu'il n'achète, au besoin, les charbons récemment mouillés que pour la valeur calorifique qu'ils représentent; mais qu'il s'empresse de les utiliser aussitôt après les avoir préalablement mélangés avec des charbons secs.

Qu'il alimente son usine de charbon aux lieux où, tenant compte du prix d'achat, des frais de transport, etc., il se trouve encore à la tête d'acquisitions traitées dans des conditions de bon marché acceptables par les effets utiles qu'il pourra retirer de la valeur calorifique de ce combustible.

Qu'il repousse de toutes ses forces l'élastique classification de charbon gras, 3/4 gras, etc., etc., pour n'acheter, dans l'avenir, qu'au titre calorifique et avec garantie du 0/0 de cendres à trouver à la combustion. Il déroutera ainsi les vendeurs de mauvais aloi, ces parasites de l'industrie, et ces vendeurs forcément obligés de renoncer aux remises qu'ils accordent aux chauffeurs peu scrupuleux, se décideront enfin à offrir leurs produits pour ce qu'ils valent aux industriels qui jugeront à propos de les utiliser.

Que par l'emploi des moyens et des appareils dont dispose la science, l'usinerie cherche à arriver promptement à pouvoir faire lui-même un choix rationnel des qualités de combustibles qui conviennent le mieux à principalement leurs distractions.

Il y avait, à quelque distance de Port-au-Prince, une habitation où cette classe intermédiaire avait l'habitude de se réunir.

Elle avait appartenu à un riche planteur dont la famille avait été exterminée en 1791, dans la propriété livrée aux flammes, mais elle avait épargné les cocotiers, les palmiers, les orangiers et les autres arbres des tropiques qui, s'élevaient dans une situation charmante et unis entre eux par des guirlandes de lianes, y entretenaient une fraîcheur précieuse sous ce climat brûlant. Un maître y avait établi une sorte de café où, le soir, se réunissait une société aussi nombreuse que variée; souvent des nègres, bondissant au son d'une musique criarde, offraient le spectacle de leurs danses grotesques; souvent aussi la population blanche et celle de sang mêlé exécutaient les danses françaises qui rappelaient de loin nos bals publics de barrières.

Les officiers de l'Orion y étaient assis et parmi eux M. de la Roncerais qui, sombre, absorbé dans ses réflexions, portait autour de lui des regards indifférents, riait rarement et ne semblait trouver plaisir qu'à boire; il abusait des liqueurs du pays sans paraître s'en ressentir.

Ils se retiraient habituellement à une heure avancée de la nuit. Un soir, à travers le feuillage touffu des orangiers, je les aperçus vers onze heures engagés dans une conversation qui commençait à languir et à laquelle M. de la Roncerais assistait dans une attitude silencieuse. Quand je vis qu'ils se disposaient à quitter la place, je les devançai sur la

son service dans le monde plus pour produit de cuir des charbons de qualité inférieure que le condensé immédiatement à une consommation double et triple même de celle qui lui est nécessaire pour la marche de son usine.

Au travail, il est malheureusement trop tard de chercher à découvrir les grandes causes dans les fournitures de combustibles; Qu'enfin, dans la marche de ses foyers il fasse observer certaines conditions desquelles il est essentiel qu'il ne se départisse jamais; mais que ces conditions soient contrôlées souvent par l'analyse des éléments gazeux produits par la combustion.

Si ces moyens n'ont pas pour effet d'enrayer les crises houillères dont l'industrie ne peut que s'indolore à juste titre, du moins permettront-ils à tout industriel qui y aura recours, de compter sur une économie que personne ne pourra dédaigner, et finalement, faire précéder l'économie ne sera-ce pas pour lui les premières et les meilleures sources qu'il pourra apporter au développement de ses crises regrettables ?

En signalant partie des causes qui concourent à produire les crises houillères, et en indiquant quelques moyens sérieux pour en diminuer les effets coûteux, nous croyons avoir rempli la tâche que nous impose le but particulier que nous poursuivons dans cette étude.

Ce travail, n'est-il pour résultat que d'éveiller la prudence des industriels, en même temps qu'il pourra faire naître en eux, dans l'emploi des divers combustibles, des économies qu'il est indispensable qu'ils fassent désormais pour s'assurer un approvisionnement garanti, tel qu'ils le peuvent désirer, et tel qu'il est impérieusement commandé par chaque genre de foyer, que nous ne regretterions pas de l'avoir écrit.

Mais les lecteurs comprendront que le cadre qui nous est tracé ne nous permet pas de nous étendre plus en détail sur ces moyens d'économie que la science met à la portée de tous et pour la description circonstanciée desquels des volumes ne suffiraient pas.

A l'industriel sérieux le soin de créer un personnel capable de concourir avec lui à la diffusion des connaissances qui doivent produire des améliorations dans son usine, si mieux il n'aime se composer un bagage scientifique qui lui permette d'arriver par l'étude à des dépenses moins dispendieuses et plus en rapport avec le travail utile produit dans sa fabrication.

En industrie comme en commerce, connaître la valeur des choses est une action fort prudente et très appréciée. Puissent ceux qui liront ces lignes en faire leur plus grand profit ! C'est ce que nous souhaitons de tout notre cœur aux industriels de notre pays, qui paraissent oublier trop souvent qu'une autre épée de Damoclès, — la concurrence étrangère, — est toujours là suspendue sur leurs têtes, et que cette arme si dangereuse n'est en vérité retenue que par un fil d'une trop grande ténuité. A bon entendre, salut !

Roubaix-Tourcoing

ET LE NORD DE LA FRANCE

M. Catelle, menuisier et boulanger, au Blanc-Sean, nous adresse la réponse suivante à une lettre de l'administration des hospices qui a paru hier dans nos colonnes :

Tourcoing (Blanc-Sean) 7 juin 1874.

A Monsieur Roubaix, rédacteur du Journal de Roubaix.

Monsieur,

J'ai déjà eu l'honneur de vous écrire plusieurs fois au sujet du pain fourni aux administrations de votre ville; aujourd'hui, je m'y vois forcé de nouveau. J'ai été pendant trente-quatre années fournisseur des dites administrations; après vingt-huit ans, MM. les administrateurs du bureau de bienfaisance m'ont décerné une médaille en argent grand module, et MM. les adminis-

route qu'ils devaient prendre pour rentrer à Port-au-Prince.

Le chemin, affreux au point de vue des communications, était charmant pour un artiste, accidenté, reboteux, tantôt suspendu au-dessus d'une profonde vallée, tantôt encaissé dans des rochers volcaniques; rarement on pouvait y passer deux de front; il se contournait en replis tortueux au milieu d'un paysage tour à tour charmant et grandiose.

Mais en ce moment on ne pouvait rendre compte du spectacle; les nuits de la Martinique sont habituellement d'une splendide clarté; celle-là était d'une obscurité profonde. Pas une étoile ne brillait au ciel et l'œil tentait en vain de percer ces couches de ténèbres; si ce n'est quand l'horizon était sillonné par ces lueurs phosphorescentes qui se promènent d'un morne à l'autre.

Dans un bois voisin des branches luisantes croisaient leur vol capiteux et traçaient derrière le feuillage de fantastiques arabesques. Ces étoiles vivantes rendaient plus saisissant encore la nuit qui m'enveloppait. L'ombre ne semble pas faite pour ces climats lumineux; elle y produit une impression inconnue dans nos zones tempérées. La nature y est exubérante et oppressive pour notre faiblesse. Les éléments de destruction y ont une activité puissante dont l'idée seule donne le vertige; la nuit est leur complice et, lorsque le jour se lève, ne lui vient pas en aide; l'homme songe avec terreur qu'il est enfermé dans un cercle d'ennemis invisibles conjurés contre lui.

Des plantes et des arbres aux fleurs empoivrées se dégagent une odeur âcre,